

TOUJOURS LA RETENTISSANTE AFFAIRE.

Pièces secrètes

L'Intransigeant dit maintenant formellement les renseignements qu'il a publiés dernièrement sur des lettres dérobées à l'ambassade d'Allemagne et qui étaient d'après lui, la culpabilité de Dreyfus.

Et maintenant l'exactitude de ses informations, l'Intransigeant publie les nouveaux renseignements suivants qui sont, comme on le verra aux Dernières nouvelles, l'objet d'un nouveau démenti de l'agence de Havas :

Les renseignements que nous avons publiés avant hier, et que nous maintenons formellement, étaient absolument inédits. L'entrevue, qu'eut M. de Münster avec M. Casimir-Perier, alors président de la République, est plus connue.

Certains de nos confrères ont vu là une intervention de Guillaume II.

La vérité est beaucoup plus simple. Au cours de cette entrevue, à laquelle assistaient un certain nombre de membres du cabinet Dupuy, notamment le général Mercier, ministre de la guerre, il fut décidé :

1. Qu'il n'y avait pas eu soustraction de pièces à l'ambassade d'Allemagne ;

2. Qu'aucune allusion à ces pièces ne serait faite au procès et que l'ambassade non plus que ses agents ne seraient nommés ni désignés à aucun titre, dans aucun cas.

M. de Münster ne se tenant pas encore pour satisfait, M. Casimir-Perier donna sa parole d'honneur que, ni à ce moment, ni à aucun autre, les lettres dérobées et restituées ne figureraient dans la procédure.

— Si, par une indiscretion improbable, mais possible, une allusion publique venait à se produire touchant ces documents, je suis alors autorisé par vous à démentir d'une façon catégorique leur existence ! demanda l'ambassadeur d'Allemagne.

Il n'y a pas eu soustraction de pièces. Ces pièces n'existent pas, répondit M. Casimir-Perier. C'était l'engagement formel, aussi bien pour le ministre en exercice que pour ceux qui devaient suivre, du silence obligatoire et aussi... du démenti obligatoire.

Nous ne nous plaignons pas. Nous connaissons la vérité. Nous l'avons dite : cela nous suffit, et cela suffit à nos lecteurs, que nous sommes chargés de renseigner.

Un dernier mot : Le dossier du procès Dreyfus est divisé en deux parties : A et B.

Le dossier A est celui que tout le monde connaît désormais, depuis que tous les journaux en ont publié de larges extraits. C'est le dossier que possédait M. Demagne.

Le dossier B est le dossier secret, divisé lui-même en 1 et 2. La partie 1 contient les photographies—inconnuës de l'ambassade d'Allemagne—des huit lettres dérobées et rendues, ainsi que des notes de moindre importance : la partie 2 contient les rapports secrets du service de contre-espionnage.

C'est ce dossier secret, le dossier B, dont le gouvernement nie—naturellement—l'existence, nous venons d'expliquer pour quoi.

Letres à Madame.

LES VOILETTES

A la dame Voilée,

Vous avez pris le bon parti, Madame, pour faire parler de vous, et il vous a suffi d'être voilée. Votre voilette fait votre gloire, et vous seriez déjà oubliée, si vous n'avez paru à visage découvert.

La voilette est un chameau affecté de la toilette féminine, et je m'étonne que nul monographe n'ait encore été tenté par le désir d'en écrire l'histoire.

Dans l'espèce, madame, vous apportez à cette affaire Dreyfus une saveur piquante de mystère romanesque, et vous êtes prête pour l'ambigu, par l'ambiguïté même de votre identité.

Votre voilette, c'est le mystère qui intrigue et chatouille la curiosité. Car enfin, on sait si peu de chose de vous ! Peut-être même n'existeriez-vous pas ! Vous êtes l'apparition, le fantôme insaisissable et introuvable, et vous goûtez les joies occultes des spectres. Nous, les badauds, nous sommes Payché allumant la lampe pour regarder l'Amour, nous sommes Élis interrogant Lohegrin, nous sommes les ignorants qui veulent savoir, qui goûtent les délices de l'hypothèse et des suppositions, et des acrobates de l'imagination aux abois.

Nous nous plaignons à vous représenter telle que vous êtes (si vous êtes), grande, brune, vêtue de noir, très fortement voilée, portant dans votre cœur des regrets éternels et des souffrances d'amour, et les promenant en sacre fermé, dans les quartiers lointains qui sont obscurs le soir.

Nous pourrions, si nous plaissions, vous faire apparaître sous d'autres traits, semblable à quelque étrangère fixée provisoirement à Paris, parlant le français avec un accent danubien, évoluant dans l'ombre parmi ce monde occulte et inquiétant qui représente chez nous l'espionnage de l'ennemi. Alors, vous êtes jeune, belle, quoique attachée au ministère lointain ; vous fréquentez les salons, et des bijoux d'emprunt étincellent le soir sur vos épaules blanches ; derrière l'éventail de plumes, vous riez et vous folâtriez, attentive à tendre l'oreille et à tirer du flirt tout ce que le flirt peut donner et fournir à la diplomatie. Et cela est possible. Nous sommes un peuple gai et confiant. Qu'une jolie femme ouvre son salon, et nous irons papillonner autour des ampoules de ses lustres, sans nous soucier qui elle est, d'où elle vient, pourquoi elle est à Paris. Notre ami en nous présentant nous dira d'elle : — C'est une exquise l'Yrienne.

Et cela suffit. Nous n'en demandons pas plus long. Peuple léger ! Mais pour ma part, je me vois figure volontiers tout autre, en femme aimée, puis délaissée, et qui se venge, en Didon, en Ariane, en Médée. Mais Didon ne fut point maifaisante, et quand, aux enfers, elle croisa son volage amant Enée, qui barbotait fort dans ses explications, elle se contenta de le regarder d'un œil dur, de lui tourner les talons, et de s'éloigner lentement, froide, impassible, méprisante, pareille à quelque belle statue en marbre de Marpès. Ariane non plus ne fut point de ma lie. Elle pleura et mourut. Sappho ne nuisit pas au bel et insensible Phéon.

Vous, madame, vous êtes du parti de la vengeance, et cela n'est point beau. Avant vous, une femme fut ainsi dans le cas de se venger, et ce fut Médée. Elle commit un acte atroce, condamnable, mais d'une telle horreur, que les poètes lui trouvèrent de la poésie, et la chantèrent. Elle avait eu deux enfants de son amant Jason. Elle égorga ces pauvres petits êtres. Vous, telle que je vous suppose, bien gratuitement sans doute vous tenez pour la vengeance à la voilette, et je vous vois à votre table, cachetant la lettre, descendant l'escalier, allant loin de chez vous, hâter un fiacre obscur au coin de quelque rue déserte, où vous sèrrez à vous-même les épaules, et jetais au cocher l'adresse vague, comme un terrain, et qui fait sourire l'automédon expérimenté. Par la glace de la voiture, vous guettez si l'homme est là, vous l'apercevez qui se promène de long en large, col rabattu, le chapeau sur les yeux ; vous glissez dans ses doigts fins le papier mystérieux, vous disparaissiez, vous vous évanescez par la brume, avant qu'il ait eu le temps de vous voir et de savoir. Et sans doute vous a-t-il prise, tout d'abord, pour quelque diable que complaisance au service d'une grande dame du monde, qui avait un tendre poulet à remettre, comme dans les romans espagnols, comme dans le *Marcos de Obregon* d'Espinel.

Quoi qu'il en soit, le long et antique chapitre de la *Dame Voilée* compte, grâce à vous, un épisode de plus. Je vous attends sur les planches, car vous y viendrez. Vous serez mis en feuilleton, en drame, en projection, en cinématographe. C'est la gloire.

Et vous devrez tout cela à votre voilette. La Dame voilée ! N'est-ce pas celle de Ségur, qui chanta à l'Opéra-Comique, il y a un siècle, sur les airs de Mengozzi, et qui intriguait ses deux amants trop curieux ?

O voilette ! petit usage de telle qui abrite et embellit le frais miroir des jeunes femmes, que de grâces on te doit, et que de grâces aussi tu ajoutes à la beauté. Tu es prête même aux laides. C'est une femme qui a de la sveltesse, fut-elle disgraciée quant au visage, est jolie dans la rue, quand elle est voilée, grâce à sa démarque, à sa taille, à sa mise. Celles qui sont déjà d'un âge mûr reprennent de l'élégance et de la jeunesse sous la voilette, et les passants leur accordent l'hommage de se retourner, parfois de les suivre, d'être par la telle illusion, bien nommé.

O voilette ! gracieux et délicat abruti de teint et des pudeurs alarmées ! Tu es le rempart impénétrable des galanteries clandestines, la confidente des pensées obscures qui fleurissent sous ce front blanc que tu ensermentes de ses frissons. Tu caches sans maquiller, tu laisses deviner ce que tu voiles, tu estompes habilement les traits, tu ornes ce que tu nous voiles, et les poètes tendent leur luth pour chanter :

quand tu rentres dans le coffret, l'odeur n'est plus la même, et tu sens le tabac !

Voilette révélatrice imprudemment oubliée sur un meuble ! Que longue serait ta litanie ! Voilette de joie ou d'amour ! Voilette de deuil ! Voilette blanche ou de crêpe noir ! elle est le langage du cœur et l'indice des états d'âme ; elle est joyeuse ou recueillie, discrète ou voyante, timide ou arrogante, heureuse ou engageante, riieuse ou attristée par les tous mats et étroits du deuil, ou toute blanche des candeurs virginales de la fiancée ou de la religieuse ! Voilette jeune ! Voilette mure ! car elle a ses âges aussi. Entrez chez la mariée. Une dame âgée vient acheter une voilette. La commerçante crie au rayon :

—Mademoiselle Marie, apportez des voilettes !... oui, de couleur !... pour jolie femme de vingt-cinq à trente ans ! La cliente en prend deux douzaines. C'est le secret des affaires.

—Ne la chiffonne pas. Mais est-ce possible ! La voilette est chose légère, et nos gros doigts l'écrasent en la touchant. Il n'y a que des doigts de femmes pour manier ces nuageuses délicatesses.

Et c'est elle encore qui flotte par les airs, à la fenêtre du donjon, dans les légendes romantiques, en guise d'écharpe et de signal pour l'amant de la reingaine :

Tu châteaux
Tout bas, bien bas,
Les deux tours de femmes.
Et ton époux,
Qui chassa aux loups,
N'eut pas mon âme,
Pourquoi dans la brise du soir,
Sur les étages de ton manoir,
Ce sans une étoile au firmament,
Flote-t-elle ton voile blanc ?

Nous le grand roi, les femmes n'avaient pas de voilettes, mais des masques. Cela protégeait le teint à coup sûr ; mais c'était laid, et la rue prenait un air continu de mascarade.

Est-il rien au contraire qui complète mieux que la fine voilette le coquet chapeau chiffonné par les doigts de fée de la modiste moderne ! Elle n'est pas convenue aux coiffures extravagantes et poudrées des dames de la cour, fleurs de serris chaudes, qui sortaient peu. Mais elle est l'invention délicate et délicate des temps répétés et de démocratie élégantes, qui promène d'avantage ses grâces par les rues. Les grandes dames d'antan n'avaient que faire en ville. Elles ne craignaient pas pour leur teint, dans l'air chaud et moite des palais. La femme d'aujourd'hui est plus marchande, et sort davantage. Elle a repris à son usage la mode antique du voile, que portaient déjà les femmes d'Homère, et que portant toujours les Orientales.

En Egypte, une femme ne doit jamais laisser voir son visage. Un jour, je croisai, au bord du Nil, une jeune fille qui portait sur sa tête une corbeille. Elle était jolie, vêtue seulement d'une robe légère et flottante sur son corps souple. Elle avait oublié son voile. A la vue de l'étranger, elle fut honteuse à l'idée qu'il apercevrait ses traits. De la main qui lui restait libre, s'élevant péniblement, elle saisit le bas de sa robe, qu'elle releva jusque devant ses yeux ; et je n'ai pas vu son visage.

Je n'ai pas vu le vôtre non plus, madame ; mais c'est une ignorance que je partage avec

fants ! La maison vide ! La race éteinte !
Il entendit les pas du cheval qu'on amenait devant le perron et descendit.
Deux minutes après, il était en selle, la grande porte s'ouvrait et il s'en allait au pas, admiré par les passants qui se disaient :
—Voilà un homme heureux ! Presque au même instant, on frappa doucement à la porte du cabinet.
Et comme personne ne répondait, on ouvrit cette porte et une tête charmante se montra dans l'ouverture, en disant :
—Ne vous dérangez pas, c'est moi !

VII.
PAR HASARD.
La propriétaire de cette tête ravissante fit un pas en avant.
—Tiens ! fit-elle, personne ! Déjà sorti !... Dans le jardin peut-être...
Elle s'approcha de la fenêtre, parcourut des yeux le petit parc et n'y aperçut qu'un Rambaut qui avait repris sa promenade.
Elle l'appela du doigt.
—Où est mon mari ? demanda-t-elle.
—Madame la marquise ne l'a pas aperçu ? M. le marquis vient de monter à cheval.
—A l'instant ?
—Oui, madame.

beaucoup. Continuez la nous longtemps, et ne vous dévoilez pas ; le voile baissé rompt le charme, et le jour où vous serez nommée, vous ne serez plus qu'une banale "rapporteuse", comme disent les petites.

Petits microbes vivent encore. Le savant M. Miquel vient de faire sur les microbes une petite expérience qui, si elle est probante, n'a rien de rassurant.

Il avait pris, le 20 mai 1881, de la terre dans le parc de Montsouris à vingt centimètres au-dessous du gazon. Cette terre contenait 6,500,000 microbes par gramme. Il l'a fait sécher pendant deux jours à 30 degrés, la pulvérisa avec des appareils flammés et l'introduisit dans des tubes stérilisés, qu'il cello à la lampe et qu'il tint à l'abri de la lumière. Il avait d'ailleurs constaté qu'après la pulvérisation et la stérilisation, il ne restait encore, par gramme, que la bagatelle de 3,200,000 bactéries de genres variés.

Or, M. Miquel vient d'ouvrir—après seize ans—les tubes contenant la terre de Montsouris. Et il a constaté avec terreur que les microbes, malgré ce long internement, étaient encore au nombre de 3,583,000, parmi lesquels le microbe du tétanos, tout ce qu'il y a de mieux portant !

Tirez la triste conclusion tout indiquée de ce petit drame, qui pourrait s'appeler : "l'Etude ou Seize Ans de captivité".

THEATRES.
Académie de Musique.
"In Gay New York" la joyeuse comédie qui se joue, ce soir, pour la première fois, à l'Académie de Musique, n'est autre chose que la série de méaventures auxquelles est exposé un jeune couple, arrivant de la campagne et ne sachant rien des roueries de la grande ville.

Ces quelques mots suffisent pour faire comprendre au lecteur les scènes amusantes auxquelles il va assister et les pièges dans lesquels vont tomber les innocents amoureux. La donnée est heureuse et se prête à une foule de surprises plus ahurissantes les unes que les autres. Il faut nous attendre à de nombreux couples comiques et de danses fort intéressantes. Il y a, dans la troupe, des artistes de beaucoup de valeur qui attireront, cette semaine, la foule à l'Académie de Musique.

Grand Opera House.
"Un élon chasse l'autre" dit le proverbe. En matière de théâtre, cela signifie qu'une série de représentations, si brillantes qu'elles soient peut être toujours suivie d'une autre série plus brillante encore. C'est ce qui arrive, cette semaine, au Grand Opera House, qui après la joyeuse comédie de "Mias Francis de Yale", nous fait assister aux merveilles accomplies par cette étonnante famille Hermann au talent de prestidigitateur et de magicien se transmet de père en fils, comme un héritage et passe même du côté de la femme.

De l'habileté presque diabolique de M. Leon Hermann, nous ne pourrions dire rien que personne ne sache d'avance, mais nous recommandons aux amateurs les merveilleux qu'accomplit Madame Hermann, dont les danses, relevées par de magiques effets de lumière, ont fait sensation dans toutes les villes du Nord.

Nous engageons vivement les amateurs à aller assister à quelque-une de ces mirifiques représentations, qui commencent ce soir même. Prenez vos billets d'avance, si vous voulez vous assurer une bonne place.

Théâtre St-Charles.
Jamais, croyons-nous, spectacle ne s'est offert à nous plus à propos que celui de "For Liberty and Love" que nous donnons, ce soir, le théâtre St-Charles. C'est tout simplement le triomphe anticipé des révolutionnaires de Cuba. On dit la pièce extrêmement mouvementée et dramatique. Elle est, de plus, interprétée par une excellente compagnie à la tête de laquelle se trouve Miss Lillian Lewis, une des étoiles les plus brillantes de la scène américaine.

Ce que coûte la tenue d'un démicien.
Exactement 694 francs, dont facture :
Habit avec broderies... 500 francs
Gilet de drap blanc... 25 —
Pantalon à bandes... 70 —
Chapeau à plumes... 55 —
Boîte à chapeau... 4 —
Épée... 35 —
Porte-épée... 5 —
Un peu cher, hein ! surtout depuis que l'on ne peut plus céder, comme jadis, une tenue défranchie à un garçon du Chat-Noir !

Cette Semaine
Tout ce qui reste du Département de Jouets du
Grand Central Shopping Emporium de
A. SHWARTZ & SONS,
ENCOIGNEUR CANAL ET BOURBON.
Seront vendus indifféremment du prix du coût. Quelques unes des réductions
Bouteilles à cent qui se vendaient 29c, cette semaine... 19c
Bouteilles habillées qui se vendaient 15 centes semaine... 8c
Bouteilles habillées et déshabillées qui se vendaient 25c cette semaine... 25c
Poupées habillées qui se vendaient \$1.48 cette semaine... 89c
Ten Plus qui se vendaient 43 centes la boîte cette semaine... 23c
Mailles de Poupées qui se vendaient... 37c, cette semaine... 19c
Bouteilles de Peinture qui se vendaient 10c cette semaine... 6c
Jouets en fer qui se vendaient 15c cette semaine... 8c
Jouets en fer qui se vendaient 33c cette semaine... 18c
Chevaux à Balançoir qui se vendaient 73c cette semaine... 39c
Chevaux à Balançoir qui se vendaient \$1.25 cette semaine... 73c
Chevaux à Balançoir qui se vendaient \$1.50 cette semaine... 98c
Chevaux à Balançoir qui se vendaient \$3.50 cette semaine... \$2.23

LE TOUT DOIT ETRE VENDU CETTE SEMAINE !!
Les prix sont plus bas maintenant que les prix de fabrique et les acquéreurs trouveront leur intérêt en achetant tant leurs poupées et jouets du nouvel an, et

Grand Central Shopping Emporium,
A. SHWARTZ & SONS,
ENCOIGNEUR CANAL ET BOURBON.

Suite Dépêches.
Le froid dans le Colorado.
Denver, Colorado, 23 décembre — Une température arctique continue à régner à l'ouest des montagnes.
La « vague chaude » qui a visité Denver il y a quelques jours n'a pas gravi les hauteurs.
D'après les rapports reçus au bureau central de la compagnie de chemin de fer de Denver et Rio Grande, la température sur le versant occidental varie entre zéro et 18 degrés au-dessous de zéro.

Trois mille livres.
Denver, Colorado, 23 décembre — Le curé Thomas Uzzell a distribué ce matin à tous les pauvres qui se sont présentés 3000 livres tués dans la chasse annuelle à Lamar, Colorado.

Feux de prairies.
Fort Worth, Texas, 23 décembre — Des feux de prairies font rage dans le comté de Hall, et les efforts des éleveurs pour arrêter les progrès des flammes ont été futiles.
On annonce que six cents acres de pâturages ont été détruits. La perte en bestiaux se chiffrera par plusieurs milliers de dollars.

Arrêté.
Portland Oregon, 23 décembre — F. H. Hopkins, de Portland, arrêté hier à New York, est un spéculateur mouvementé et dramatique. Elle est, de plus, interprétée par une excellente compagnie à la tête de laquelle se trouve Miss Lillian Lewis, une des étoiles les plus brillantes de la scène américaine.

Une fabrique de phonographes.
Muskegon, Michigan, 25 décembre — On annonce que des capitalistes de Chicago vont prochainement établir une fabrique de phonographes à Muskegon. Le capital de la nouvelle société est fixé à \$100,000.
On prétend que Philip D. Armour est un des principaux actionnaires.

core une ou deux minutes de pasées ; mais il en restait beaucoup d'autres jusqu'à midi, c'est-à-dire jusqu'au déjeuner.
Alors elle fut dans les bibliothèques et ne trouva rien à son gré.
Enfin elle finit par s'échouer devant le bureau de son mari et se mit à écrire une lettre.
Cette lettre était de-tinée à l'une de ses amies de pension.
Mais au bout des premiers lignes, elle rec-muut que les idées ne lui venaient pas, et au surplus que cette correspondance n'était pas très utile.
En tout cas il n'y avait pas d'urgence, et décidément elle se sentait pas entraîné.
Elle examina le bureau... Il est toujours agréable de garder une telle chose.
C'était un meuble magnifique, nous l'avons dit.

—Où va-t-il ?
—M. le marquis ne l'a pas dit... En promenade, au Bois sans doute !
—Bien.
La jeune femme entra dans le cabinet.
En vérité elle était mieux que jolie et même mieux que belle.
Il y avait en elle une grâce idéale.
L'excellence de l'âme se reflétait sur ce visage un peu pâle, allongé, aux petites fossettes dans les joues et au menton.
Elle était vêtue d'un peignoir mauve tout simple.
Elle fit quelques pas dans le cabinet, en flânant, s'arrêta un instant devant son propre portrait, se fit ironiquement une réflexion, puis devant celui de la vieille marquise, à qui elle souriait.

Madame de Bordès ne lui avait-elle pas servi de mère ? N'était-elle pas cause de son bonheur ? N'avait-elle pas pesé sur l'esprit de son fils pour amener l'union dont elle était si heureuse ?
Sans doute Gabrielle n'avait pas rencontré chez son mari ces élans de passion fougueuses dont elle trouvait des exemples ça et là, dans le monde et surtout dans les romans.
Mais sa vie était exempt d'orages.
Il y avait entre elle et son mari une intimité communautaire d'idées et de sentiments, une

Wm. Winslow's Soothing Syrup.
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get for "Wm. Winslow's Soothing Syrup" and take the number kind. Two city-size cents a bottle.

son maître.
Il ne put s'empêcher de demander :
—Qu'y a-t-il donc monsieur le marquis ?
Cette simple question produisit sur M. de Bordès l'effet d'un calmant.
A certain moment, une preuve d'intérêt ou d'amitié, de l'ouïe quelle vienne, est un inestimable bienfait.
C'est aux heures des grandes catastrophes.
Et le dévouement de l'ancien soldat éclatait sur son visage, dans le son de sa voix, dans l'inquiétude de ses yeux.
—Attendez, dit le maître, Le poursuivit sa lecture.
Lorsqu'elle fut terminée, il laissa glisser le papier de ses mains et, l'œil fixé au parquet, il prononça accablé comme par un coup de tonnerre :
—Où t'affreux, en vérité.
—Quoi ?
—Ce n'était pas assez d'avoir perdu la mère, il fallait perdre l'enfant !
Et aussitôt, se décidant à tout avouer :
—Antant tout vous dire ! J'ai une fille, une fille à moi, bien à moi, une enfant de l'amour !... Car j'ai aimé ardemment cette femme !
—Madame de Bussey ?
—Eh ! sans doute !... Elle a été la passion de ma vie... Certainement j'aime madame de Bor-

des, Gabrielle !... Je fais plus que l'aimer... J'ai pour elle un culte ! Elle est adorable !... Pourquoi parler de ses qualités ?... Je ne connais pas une âme plus parfaite sous le ciel, une nature plus exquise, un charme plus pénétrant !... Mais il est des choses qu'on ne peut oublier ! J'ai connu au pavillon de la rue du Bac des heures dont je me souviendrais cent ans, si ma vie devait atteindre cette sorte d'éternité... Eh bien ! de cet amour il est résulté une enfant, une fille... Il ne peut pas y avoir d'équivoque... Elle est à moi !... Le mari était absent... parti pour trois mois... Donc, pas d'enfant... Redon-à-dû l'emmenar avo lui... comme sa sœur !... Je le croyais... Et malgré la peine que j'éprouvais à la savoir loin de moi, à n'en entendre jamais parler, je me rassurai en songeant qu'après tout cet homme est loyal, incapable d'un crime et ne saurait faire peser sur l'enfant la responsabilité des fautes de la mère... Je me trompais... —Est-ce possible !... —Il y a des fatalités... Peut-être est-il sincère... Je veux le supposer... Mais n'importe !... Le malheur n'en est pas moins accablant... —Comment ?... —An moment de son départ, ce Jean Redon aurait confié l'enfant à un bûcheron et à sa fem-

me, et ce bûcheron étant mort tragiquement, la femme a disparu avec l'enfant. Et depuis, personne ne sait ce qu'elle est devenue ! Et il y a quinze ans de cela !... Le marquis jeta dans un accès de colère la lettre de la comtesse au fond d'un tiroir du secrétaire et le repoussa violemment.
Il se leva :
—Que faire ? dit-il. A qui recourir ?...
—On peut chercher !...
—D'autres font fuir !...
—Il est impossible qu'on ne retrouve pas cette femme...
—Cependant jusque-là rien n'a réussi...
—Faut d'argent peut-être !...
—Avec de l'argent vous croyez que tout est possible ?
—Je le crois fermement, affirma Roubaud, on du moins presque tout...
—C'est ce que nous verrons ! Je vais réfléchir... Dites qu'on me selle un cheval.
—Bien !
—J'ai besoin de sortir, de respirer. Allez ! et surtout pas un mot.
Il se promena un instant dans son cabinet, s'arrêta devant le portrait de la marquise et il dit, comme si elle avait dû l'entendre :
—Si du moins nous avions des enfants, nous !
C'était son désespoir et celui de sa mère.
Pas d'héritiers ! Pas d'en-

fant ! La maison vide ! La race éteinte !
Il entendit les pas du cheval qu'on amenait devant le perron et descendit.
Deux minutes après, il était en selle, la grande porte s'ouvrait et il s'en allait au pas, admiré par les passants qui se disaient :
—Voilà un homme heureux ! Presque au même instant, on frappa doucement à la porte du cabinet.
Et comme personne ne répondait, on ouvrit cette porte et une tête charmante se montra dans l'ouverture, en disant :
—Ne vous dérangez pas, c'est moi !

—Où va-t-il ?
—M. le marquis ne l'a pas dit... En promenade, au Bois sans doute !
—Bien.
La jeune femme entra dans le cabinet.
En vérité elle était mieux que jolie et même mieux que belle.
Il y avait en elle une grâce idéale.
L'excellence de l'âme se reflétait sur ce visage un peu pâle, allongé, aux petites fossettes dans les joues et au menton.
Elle était vêtue d'un peignoir mauve tout simple.
Elle fit quelques pas dans le cabinet, en flânant, s'arrêta un instant devant son propre portrait, se fit ironiquement une réflexion, puis devant celui de la vieille marquise, à qui elle souriait.

Madame de Bordès ne lui avait-elle pas servi de mère ? N'était-elle pas cause de son bonheur ? N'avait-elle pas pesé sur l'esprit de son fils pour amener l'union dont elle était si heureuse ?
Sans doute Gabrielle n'avait pas rencontré chez son mari ces élans de passion fougueuses dont elle trouvait des exemples ça et là, dans le monde et surtout dans les romans.
Mais sa vie était exempt d'orages.
Il y avait entre elle et son mari une intimité communautaire d'idées et de sentiments, une

Wm. Winslow's Soothing Syrup.
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get for "Wm. Winslow's Soothing Syrup" and take the number kind. Two city-size cents a bottle.